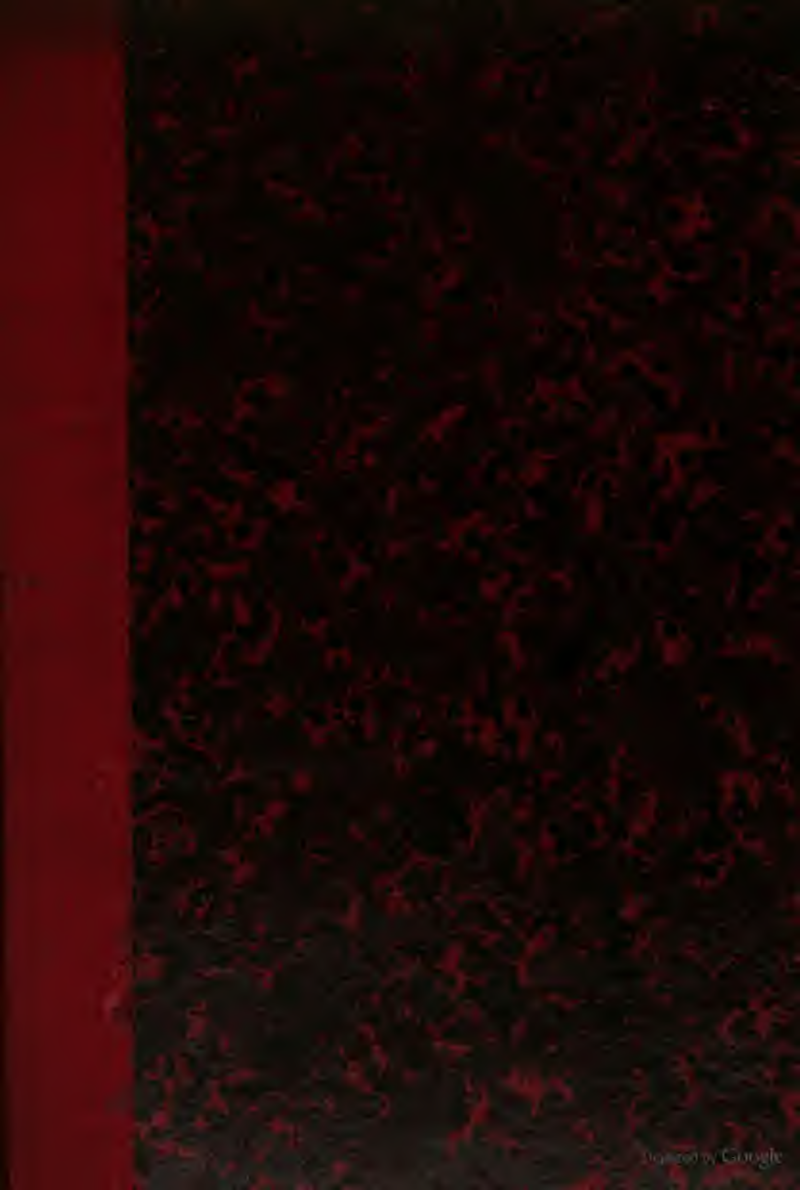
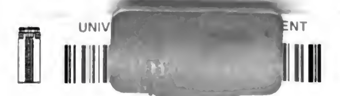



UNIV
ENT

A mon excellent ami et parent
le Baron Jules de Saint-Genois

L'auteur

Ph. Kervyn de Volkaersbeke

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

FRANÇOIS DE LA NOUE,

SURNOMMÉ

BRAS-DE-FER.

Tiré à cent exemplaires.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

FRANÇOIS DE LA NOUE,

SURNOMMÉ

BRAS-DE-FER,

PAR

PH. KERVYN DE VOLKAERSBEKE,

MEMBRE EFFECTIF DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES BEAUX-ARTS ET DE LITTÉRATURE DE GAND, MEMBRE DE LA COMMISSION INSTITUÉE POUR LA CONSERVATION DES MONUMENTS DE LA MÊME VILLE, ETC.

La seule teste du sage la Nouë, ne valoit pas moins qu'une armée.

MEZERAY.

Tous les prudens de ce temps là, tant d'une que d'autre religion, parloient avec admiration de la vertu et de la sagesse de la Nouë.

MOÏSE AMIRAULT.

GAND,

IMPR. ET LITH. DE F. ET E. GYSELYNCK, RUE DES PEIGNES, N° 36.

—

1848.



On se rappelle que M. Kervyn de Volkaersbeke publia, pour réhabiliter un hérétique du XVIe siècle, un ouvrage intitulé : *Correspondance de François De la Noue, surnommé Bras-de-Fer, accompagnée de notes historiques et précédée de la vie de ce grand capitaine.* — Dans la préface de son livre, l'auteur déclare avoir pris la plume « pour rendre un juste hommage aux brillantes qualités de ce fervent et zélé calviniste » et pour confondre « quelques écrivains, qui, inspirés par l'esprit de parti, ont essayé de ternir la mémoire de De la Noue, en le rendant responsable de faits indignes de son noble et généreux caractère. »

Si nos renseignements sont exacts, M. Kervyn vient de découvrir de nouveaux documents qui le mettent à même d'élever encore plus haut le piédestal qu'il a dressé à l'affreux hérétique. Les gens impartiaux lui sauront gré de ses actives recherches et la *Revue bibliographique* de Paris pourra, dans un nouvel article, lui décerner des éloges mérités ; mais, d'un autre côté, un orage pourrait bien éclater contre lui dans les colonnes du *Bien public*. La façon d'habiller les éditeurs des œuvres de Marnix de Ste-Aldegonde, ainsi que ce grand homme lui-même, peut donner à M. Kervyn la mesure de ce qui l'attend, s'il continue à remuer dans cette poussière du XVIe siècle, dans le but d'immortaliser des hérétiques.

PRÉFACE.

De tous les recueils biographiques qui ont paru jusqu'à ce jour, il en est peu qui donnent une description détaillée de la vie de François de la Noue, surnommé *Bras-de-Fer*.

Les auteurs de la plupart de ces écrits, ne se sont occupés que des hauts faits qui illustrèrent en France ce célèbre capitaine; tandis qu'ils ont souvent négligé de rapporter cette autre période non moins glorieuse de sa carrière militaire, qui se passa en Flandre,

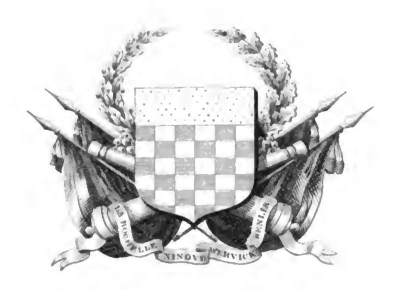
à l'époque où, par une lutte héroïque et sous la direction de chefs habiles tels que de la Noue, les Provinces-Unies firent d'incroyables efforts pour se soustraire à la domination espagnole. Cette lacune, nous avons tâché de la combler autant qu'il était possible de le faire dans la circonscription étroite d'un travail dont il ne nous était pas permis de reculer les limites (1).

Ensuite, quelques écrivains, mus sans doute par un sentiment de partialité, blamable surtout chez un historien dont le devoir est d'être vrai avant tout, ont essayé de ternir la mémoire de la Noue, en l'accusant de faits indignes de son noble et généreux caractère, lui, qui avait offert, de même que Bayard, le parfait modèle du chevalier *sans peur et sans reproche*. Nous avons encore tâché de redresser ces erreurs commises peut-être volontairement, en appuyant notre récit sur la foi de documents contemporains dont l'importance ne peut être revoquée en doute et que tous les biographes n'ont pas eu occasion de consulter.

Gand, le 17 Septembre 1848.

---

(1) Cette notice biographique sur François de la Noue est extraite de nos *Documents historiques inédits, concernant les Troubles des Pays-Bas de 1577 à 1584*.



François de la Noue (1), gentilhomme breton, né en 1531, eut une des plus brillantes carrières dont les fastes militaires de la France fassent mention. A peine avait-il atteint l'adolescence, qu'il trouva dans la guerre d'Italie l'occasion de se faire remarquer pour sa bravoure. Revenu en

(1) Mencke, dans sa *Bibliotheca doctorum militum*, l'appelle en latin *Noaeus;* Sax et Jocher l'appellent *Lanovius* ou *Noas;* en voyant ces deux noms on se douterait à peine qu'ils s'appliquent au même personnage. *Biogr.* *univ.*, t. XXXI, p. 412.

Bretagne, il s'y lia d'amitié avec le seigneur Dandelot, frère puiné de l'amiral de Coligni et l'un des plus zélés défenseurs du parti huguenot. L'exemple de ce seigneur, qui devint en Bretagne le fondateur de la Réforme, joint aux chaleureuses exhortations du ministre Gaspard Cormel (1), déterminèrent de la Noue à embrasser avec ardeur le nouveau culte dont l'influence augmentait en raison des persécutions qu'on lui faisait souffrir. A partir de cette époque, il prit part à tous les événements que les querelles religieuses firent naitre en Europe, et dont la France et les Pays-Bas furent les sanglants théâtres.

La renommée que le jeune de la Noue s'était acquise en Italie n'était que le prélude à de plus éclatants exploits dans sa patrie. En 1557, il se couvrit de gloire à la bataille de St-Quentin (2), et devint l'un des plus fermes soutiens de son parti, auquel il soumit successivement plusieurs places importantes, entre autres Orléans, dont il s'empara en 1567, au nom du prince de Condé. Depuis cette précieuse conquête, il marcha pendant deux années consécutives, de succès en succès, jusqu'à ce qu'il fut fait prisonnier à la bataille de Jarnac. Toutefois, il recouvra sa liberté au bout de peu de temps pour la perdre une seconde fois, quelques mois plus tard, à la sanglante bataille de Moncontour (3). Ces deux défaites et la prise d'un de leurs meilleurs chefs, avaient porté un coup terrible aux réformateurs, qui ne négligèrent rien pour obtenir la délivrance du brave de la Noue dans lequel ils avaient placé toute leur confiance, mais ce ne fut qu'après avoir surmonté des difficultés inouïes, qu'ils parvinrent

---

(1) Moïse Amirault, *Vie de la Noue*.

(2) La bataille de St-Quentin fut gagnée le 10 août 1557, par les Espagnols sur les Français. Philippe II fit construire, près de Madrid, en souvenir de cette journée glorieuse, le riche monastère de l'Escurial.

(3) La bataille de Jarnac fut livrée le 13 mars 1569. Le duc d'Anjou, depuis Henri III, y battit les Huguenots commandés par le prince de Condé et l'amiral de Coligni. Le prince, criblé de blessures et pouvant à peine se soutenir, se rendit au duc d'Anjou, lorsqu'il fut lâchement assassiné par un capitaine gascon appelé Montesquiou. Pendant la même année, Coligni fut défait une seconde fois par le duc d'Anjou, à Moncontour.

à faire accepter son échange contre Philippe Strozzi que les Rochelois avaient fait prisonnier (1). Grâce à l'intercession des nombreux et puissants amis que ce seigneur avait à la cour et qui l'emportèrent malgré l'opposition du cardinal de Lorraine qui disait *qu'il y avait en France plusieurs Strozzi; mais qu'il n'y avait qu'un la Noue,* l'échange eut lieu et l'intrépide Breton put de nouveau rendre à son parti des services que les échecs essuyés par Coligni avaient rendus inappréciables.

Peu à peu les affaires des huguenots s'améliorèrent. Presque toutes les villes fortes du Poitou s'étaient soumises aux armes victorieuses de la Noue, lorsque celui-ci fut tout à coup arrêté dans le cours de ses brillantes expéditions par une cruelle blessure qu'il reçut au bras gauche en 1570, au siége de Fontenai-le-Comte. Obligé de quitter les opérations du siége, il en abandonna la conduite à son lieutenant Soubise et se fit transporter à la Rochelle où les chirurgiens déclarèrent que l'amputation du bras fracassé était devenue nécessaire. « Il donna son bras à couper, dit » Moïse Amirault, et souffrit l'opération avec beaucoup de constance et de » tranquilité d'esprit : de quoy il eut pour temoin la Reyne de Na- » varre (2), qui apres avoir beaucoup contribué à luy faire prendre » cette resolution, luy voulut tenir le bras à l'heure qu'on le luy coupoit. » Le succés fut une assez prompte guerison pour un si grand mal, et » l'artifice des bons ouvriers, qui luy firent un bras de fer, dont il porta » depuis le nom, luy diminua l'incommodité qu'il en avoit apprehendée. » Ce bras était terminé par un espèce de crochet au moyen duquel il conduisait son cheval avec une adresse remarquable.

La guerre étant terminée en France, la Noue se rendit dans les Pays-

---

(1) Philippe Strozzi, fils de Pierre Strozzi, maréchal de France, était un des plus valeureux chefs de l'armée catholique. Chargé en 1581 du commandement de la flotte destinée à soutenir les prétentions de don Antonio, reconnu roi de Portugal, il attaqua les Espagnols non loin des Açores, fut pris et livré à l'amiral Santa-Cruz, qui le fit jeter à la mer, contrairement aux lois de la guerre et de l'honneur.

(2) Jeanne d'Albret, reine de Navarre, mère de Henri IV.

Bas et y débuta par la prise de Valenciennes; mais le duc d'Albe, craignant les suites de la perte d'une place aussi importante située sur les frontières françaises, y envoya un nombreux corps d'armée sous les ordres de généraux expérimentés. La ville fut reprise et livrée aux horreurs du pillage. Chassé de Valenciennes, la Noue court à Mons au secours du comte Louis de Nassau et s'y enferme avec lui. A cette nouvelle, le duc d'Albe, irrité des embarras continuels qui surgissent autour de lui et craignant les conséquences fâcheuses que la prise de Mons pouvait avoir pour la cause de l'Espagne, accourt en personne à la tête de ses meilleures troupes pour investir la place et empêcher le prince d'Orange de porter des secours à son frère qui y était enfermé. Mais la résistence héroïque des assiégés, guidés par l'expérience et les talents de la Noue, rendit la conquête du duc moins facile qu'il ne l'avait présumé; car il n'entra dans la place qu'après avoir accordé à ses braves défenseurs une capitulation des plus honorables (19 septembre 1572 (1)).

Après la reddition de Mons, la Noue resta pendant quelques temps dans le camp du duc d'Albe, en ôtage pour la sûreté de l'exécution du traité; puis il retourna en France où il chercha par tous les moyens possibles à protéger ses co-réligionnaires contre la politique tortueuse et perfide de Charles IX et de Cathérine de Médicis. L'horrible massacre de la Ste-Barthélemy avait suffisamment prouvé aux protestants qu'ils devaient se tenir en garde contre les intrigues de la cour et ne chercher leur salut que dans une guerre ouverte et les armes à la main; telle était aussi l'opinion de la noblesse protestante du Poitou, de Saintonge et de

---

(1) Les Français, le comte Louis et la noblesse flamande qui s'était enfermée dans la place, sortirent avec armes et bagages, les soldats flamands avec leurs armes, et les bourgeois, qu'on avait armés, avec leur mobilier sans armes. On donna amnistie à ceux d'entr'eux qui étaient catholiques, s'ils voulaient rester; et à ceux qui professaient les nouvelles opinions, la liberté de se retirer où il leur plairait hors de Flandre. On les obligea tous à ne point porter les armes contre les rois de France et d'Espagne pendant un an; si ce n'est le comte Louis qui fut dispensé de rien promettre à cet égard. Bentivoglio, *Hist. des guerres de Flandre*, t. I, p. 394, *note*.

l'Angoumois, qui conféra à de la Noue le commandement militaire de ces provinces. Les habitants de la Rochelle le chargèrent également de la défence de leur ville qui devint par ses soins le boulevard le plus sûr, derrière lequel le parti huguenot put chercher un abri en cas d'échec. En peu de temps, la Noue fit tomber en son pouvoir Brouage et les Iles de Ré et d'Oléron et il rendit la marine rocheloise tellement formidable *que depuis Calais jusques au déstroit de Gibraltar, on n'oyoit parler que des courses et des prises des Rochelois* (1). Il parvint ainsi à se procurer de quoi fournir largement aux frais de la guerre. Insensiblement la situation des protestants acquit une importance et un développement extraordinaires, et les avantages qu'ils remportèrent dans plusieurs localités, dus, en grande partie, à la haute sagesse de la Noue, à qui ils avaient confié la direction générale de leurs affaires, et peut-être aussi à l'indignation que le massacre du 24 août avait fait naître, contribuèrent à amener les partis à conclure la paix dont les bases furent jetées à l'assemblée des États-Généraux à Blois, en 1577. Les hostilités ayant cessé en France, la Noue tourna de nouveau ses regards vers les Pays-Bas, où ses co-religionnaires souffraient de cruelles persécutions ordonnées par le roi d'Espagne. Il se rendit donc aux sollicitations du prince d'Orange, et accepta, en 1578, le titre de Maréchal-de-Camp que les États lui proposèrent. Les services qu'il rendit aux Confédérés sont immenses et incontestables, mais il est à regretter que la calomnie ait été assez puissante pour ternir sa réputation en l'accusant d'actes de vandalisme dont l'histoire ne doit pas le rendre responsable. En effet, peut-on lui reprocher d'être l'auteur des dévastations que ses troupes commirent? Est-il juste de charger la mémoire de cet illustre guerrier, qui ne laisse à ses enfants que sa gloire pour héritage, de la responsabilité de forfaits contre lesquels son âme généreuse et tolérante devait naturellement se révolter? Disons plutôt que la postérité doit lui tenir

(1) Moise Amirault, p. 117.

compte de l'impossibilité où il se trouvait de contenir des troupes qui n'étaient pas payées; car, alors comme de nos jours, les chefs perdaient leur autorité et leur influence lorsque la solde faisait défaut; les nombreuses *mutineries* dont les armées du XVIe siècle nous offrent de fréquents exemples l'attestent d'une manière irrécusable. D'ailleurs, nous avons eu déjà plusieurs fois occasion de le remarquer, les États de Flandre se montraient peu disposés à fournir de l'argent. Presque tous les documents relatifs à cette époque mémorable, constatent cette mauvaise volonté de contribuer aux dépenses que la défense du pays exigeait. Aussi, la Noue s'en plaint-il amèrement dans une lettre qu'il écrit au prince d'Orange : « Il a faict bon debvoir, dit-il, de contenir les soldatz » en obeyssance, jusques à ce qu'il soit près de l'ennemy; mais, comme » l'argent venant à faillier aux soldatz (comme desja il commence, at- » tendu qu'ilz ont faict des grandes despenses auparavant que partir, pour » leur necessitez), il craint que aulcuns ne soient pas aisés à retenir qu'ilz » ne facent de grandz maulx au pays, *ce qu'il ne veult aulcunement veoir,* » d'aultant qu'il dit *estre envoyé pour conduire les gens de guerre pour* » *combattre et non des larrons pour piller.* » Puis il termine sa lettre en priant le prince d'user de l'ascendant qu'il a sur les États de Flandre pour les engager à lui envoyer les fonds dont il a un si pressant besoin ; « affin que le soldat, estant payé, il ne face dégast au pays, qui couste- » roit plus en ung jour que le payement d'ung mois ne feroit (1). »

A peine la Noue était-il arrivé dans les Pays-Bas, qu'il se vit entouré de difficultés de toute espèce au milieu d'un parti livré aux dissentions intestines et divisé en factions assez puissantes pour refuser leur soumission aux chefs que la nation s'était donnés elle-même. Tous les avantages qu'il remporta sur les ennemis, furent en quelque sorte rendus stériles par l'incessante et malencontreuse opposition du Magistrat de Gand. N'en cherchons la preuve que dans la lettre qu'il écrit aux quatre

---

(1) Groen van Prinsterer, t. VI, p. 603.

Membres de Flandre, dans laquelle il tâche de leur prouver par les raisons les plus convainquantes, qu'il est impolitique d'attaquer le château de Boesinghe. Cette pièce est assez intéressante pour que nous là reproduisions ici en entier; elle donnera mieux que toute autre narration, une idée exacte des qualités supérieures qui distinguaient ce célèbre capitaine. Nous l'extrayons de la première série, t. VI, p. 608, des ARCHIVES DE LA MAISON DE NASSAU, publiées par M. Groen van Prinsterer :

« Messieurs, puisque vous avez résolu (toutes considérations mises arrière et quoy qui en puisse arriver) qu'on attaque le chasteau de Boesinghe (1), il le fauldra faire; mais je vous prie, suyvant ce que vous ay mandé, me vouloir donner une décharge, affin que les supérieurs que nous debvons recognoistre, ne m'accusent de désobéyssance et témérité; secondement qu'il vous plaise nous fournir d'artillerie, telle que fault pour forcer des gens quil se veullent deffendre, et sur ce faict, je vous envoye une lettre que Messieurs de Bruges m'ont escripte, dont l'on pensoit tirer deux demy-canons, lesquelz dénient d'en bailler. Sans ces moyens, il ne fault pas que vous pensiez rien fère qui vaille. Ce qui sera possible, nous le ferons; mais d'aller imprudemment attacquer mal à propos une place, c'est perdre la reputation et ruyner voz affaires. S'yly en a quelcun, qui promect prendre avecq les ongles les places, qu'il y aille, et vous verrez ce qui en arrivera. Ce seroit vous tromper que de vous mentir ou flatter; mais, s'il vous plaist faire diligence d'avoir de ce qui convient, vous verrez sy nous avons du couraige et sy nous craignons nostre peau. Au demeurant, je ne sçay sy vous avez préveu, que attacquer le chasteau de Bousinghen est déclarer la guerre aux Walons, et que dedans deux jours après, ilz mectront armée aux champs, pour se conserver, forte de 3 mille hommes; qu'il fauldra aussy renforcer la vostre, qui vous coustera cent mille florins par mois, que vostre pays sera le siège de la guerre, où fauldra qu'il nourrisse aussy leurs trouppes

(1) BOESINGHE, village à une lieue d'Ypres.

ennemyes, et pensez aveccq quel dégast et ruyne. Ilz se ralieront aveccq ceulx d'Arthois et vous ferez venir les reytres, qui sont les fardeaux des provinces. Si vous les battez, ilz se jecteront es bras des Espaignolz; sy vous estes battuz estimez que voz villes seront assiégées et vostre pays la proie de l'avaricieulx et impiteulx soldat; et sy la paye manque à ceulx qui marcheront soubz vos enseignes, vous n'en aurez guerres moingz de dommaige. J'estime, Messieurs, que vous estes sy prudens, que vous vous serez bien réprésenté cela, comme on doibt faire en toutes délibérations de chose d'importance, affin que, commenceant le jeu, vous ne vous prévaliez seullement de ce que peult servir pour d'icy à huyct ou à quinse jours, mais aussy que donnez sy bon ordre, que ce quy est nécessaire pour la continuation d'une guerre ne manque. Les oppressions qu'endurez ne sont que rosée auprès que de ce qu'endurerez, si la chose va en avant. Je vouldroye néantmoings que la prinse de Bousinghe servist d'avancer les Walons à venir à raison, mais je crains le contraire. Cependant croyez que nous n'espargnerons, ny labeur, ny noz propres vies, pour combattre voz ennemys, affin de vous libérer bientost d'eulx. Mais les événemens de guerres sont incertains et la durée d'icelles aussy incertaine. Sy vous povez chasser vos ennemis aveccq l'or plustost que aveccq le fer, vous serez heureulz; car on doibt tousjours tenter la voye raisonnable, premier que de venir à celle de la guerre. Que s'il advenoit que, contre droict et justice, voz ennemys voulussent continuer leurs oppressions et violences sur vostre povre peuple et ne venir à accord final dans cinq ou six jours, alors, comme au feu, chacun doibt courir contre eulx et, aveccq courraige et ardeur, ne retourner sans mort honorable ou victoire entière; car qui combat pour le pays et la liberté, doibt mectre tout ce qu'il a pour la deffendre. Prenez en bonne part, Messeigneurs, ce que je vous ditz, car je pense dire chose véritable, de quoy l'homme de bien ne se doibt debvoyer. Vous entendrez le surplus par ceulx qui retournent vers vous, et après m'estre humblement recommandé à voz bonnes grâces, je prie Dieu, Messieurs, vous avoir en sa garde. Escript à Poperinghe, ce 10 de may 1579. »

De la Noue.

Ces précieux avis, empreints d'une haute raison et d'une modération admirable, ne furent point écoutés. Les États de Flandre décidèrent que le château de Boesinghe serait attaqué, et ils envoyèrent à de la Noue la déclaration de décharge qu'il demandait, par laquelle on le *dispensait* d'obéir aux ordres que les chefs de l'État, l'archiduc Mathias, le prince d'Orange et les États-Généraux pourraient lui donner à ce sujet. Le château de Boesinghe fut attaqué et emporté au bout de peu de temps.

Tous ces divers pouvoirs tiraillaient le gouvernement et paralysaient sa force. De la Noue, abreuvé de chagrins et d'humiliations, demanda à se retirer dans sa patrie, mais les États-Généraux, craignant de perdre l'appui d'un chef aussi renommé, mirent tout en œuvre pour le retenir. Ils saisirent avec empressement cette occasion, pour lui témoigner publiquement combien ils savaient apprécier ses rares qualités, et ils lui offrirent comme gage de leur haute estime et en souvenance des services qu'il leur avait déjà rendus, une chaine d'or de la valeur de deux mille florins. La Noue, sensible à cette marque de reconnaissance, resta et continua la guerre contre les Mécontents, qu'il battit à Wervick, le 15 novembre 1579. Voici comment Moïse Amirault raconte cette affaire : « L'église de Wervick, place defensable, estoit d'un costé de la riviere » du Lis, et du château de l'autre, et entre deux un pont de commu» nication fort commode et fort seur. En chacune de ces deux places » il y avoit deux compagnies, bien resolues de se deffendre, et qui se » fioient en l'avantage du lieu, et en l'esperance d'un prompt secours. » La Nouë donc estant arrivé là le 12 de Novembre au point du jour, » fit premierement assieger l'Église par ses François, sur qui on tiroit » furieusement, tant des ouvertures de l'Eglise, que des fenestres des » maisons qui estoient autour. Mais cela n'empescha pas que la Nouë » ayant fait presenter l'escalade n'emportast de force la place le mesme » jour à 4 heures aprés midy. Quarante des ennemis y furent tuez en » la furie du combat, et 150 faits prisonniers, entre lesquels estoit » Carondelet, lieutenant du Conte d'Egmont. Ce que voyant ceux qui » estoient dans le Château, ils en furent si estonnez qu'aprés avoir

» mis le feu dans la place le mesme jour, ils se retirerent à Co-
» mines (1). »

Cependant, parmi tous les avantages que de la Noue remportait journellement sur les ennemis des États, aucun ne lui attira autant de gloire que la prise de Ninove, parce que cette ville renfermait quelques seigneurs influents du parti Wallon : tels que le comte Philippe d'Egmont et son frère Charles d'Egmont, tous deux fils de l'Amoral dont la tête avait roulé peu d'années auparavant sur l'échafaud que le farouche duc d'Albe avait fait dresser. La place fut vigoureusement attaquée par les seigneurs de Torsy et de Mortagne, qui y pénétrèrent les premiers à la tête de leurs compagnies (2). La garnison assaillie à l'improviste, se défendit vaillamment, mais après quelques heures de combat, elle dut se rendre à discrétion (30 mars 1580). La Noue envoya le comte d'Egmont au fort de Rammekens, en Zélande (3). Quant aux autres prisonniers, ils restèrent dans son camp jusqu'à ce qu'on eut décidé de leur sort.

La capture de tant de personnages de qualité qui jouissaient tous d'une autorité étendue et dont la puissance devenait chaque jour plus redoutable, avait excité, parmi les Confédérés, une joie difficile à décrire;

(1) Sachant combien les récompenses décernées à la valeur, sont un excellent stimulant, de la Noue témoignait, après chaque affaire un peu importante, sa satisfaction à ceux qui s'étaient distingués durant le combat. Ainsi, après la victoire de Wervick, il écrivit aux États de Flandre la lettre que nous donnons autographiée à la fin de cette brochure, par laquelle il recommande à leur bienveillance deux soldats flamands dont la conduite avait mérité des éloges. Cette lettre appartient aux Archives communales de Gand, *Autographes et Signatures* 1457 à 1599.

(2) Philippe van der Gracht, seigneur de Melsene, de Mortagne, de Walle, etc., avait épousé Marie de la Kethulle, dame d'Assche, d'Everstein, etc., fille de Guillaume, seigneur des dits lieux, et de Marie-Catherine de Mérode. Elle était nièce de François de la Kethulle, seigneur de Ryhove, dont l'histoire a conservé le souvenir.

(3) Rammekens ou Zelbourg, fort de l'île de Walcheren, situé entre Middelbourg et Flessingue; il fut détruit par les Anglais en 1809.

aussi, le prince d'Orange s'empresse-t-il d'annoncer cette heureuse nouvelle à son frère, le comte Jean de Nassau (1), et celui-ci la communique à son tour dans une longue et intéressante lettre à son ami et confident, le comte Ernest de Schauenbourg (2). Cependant, la Noue avait réuni toutes ses forces, et se disposait à frapper un coup décisif en surprenant Lille, l'une des places les plus importantes de la frontière française et dont la possession pouvait accélérer le triomphe du parti des États. Il dirigea sa marche vers le Hainaut, ravitailla sur son passage Audenarde et Tournai, et, au lieu de se rendre directement à Lille, il alla camper à une petite distance du château d'Ingelmunster, forteresse bâtie sur la rive gauche de la Lys, à deux lieues et demie de Courtrai. En agissant ainsi, l'ennemi put croire que son intention était de mettre le siége devant Ingelmunster, et de se porter ensuite sur Courtrai ou toute autre ville occupée par les Mécontents (3), ces suppositions parurent d'autant plus vraisemblables, que la Noue avait donné ordre au seigneur de Marquettes, de commencer les opérations du siége, tandis que lui et un petit nombre des siens se dirigèrent secrètement du côté de Lille. A peine était-il arrivé sous les murs de cette place que le marquis de Roubaix, informé de ce qui se tramait, sortit immédiatement de Roubaix, à la tête d'une grande partie de ses trou-

---

(1) Groen v. Prinsterer, t. VII, p. 314.

(2) Monsieur la Noue, écrit-il, so ein Frantzösischer und gotsfrüchtiger frommer kriegsman ist, und, von der General-Staten wegen, den krieg in Vlandern jetzt fuert, hat khurtzverrückter tage etliche stet in Vlanderen, so die Malcontenten zuvor ingenommen, erobert, und darinnen den Grave von Egmont und noch 3 oder 4 abgefallene Hern die sich zu den Malcontenten begeben, sambt ire gemahlinnen, gefangen. Groen v. Prinsterer, t. VII, p. 330.

(3) Cortrijcke in te nemen was al zijn vermeten,
Zo es hy gheseten, met zijn rosvolc te peerde;
Maer t'Ingelmunster wiert hy op synen balgh ghesmeten,
Ende die cousten liepen doen haerliër veerde.

Polit. Ball. refer., etc., der XVIe eeuw, p. 242.

pes, et courut à la rencontre de la Noue. Celui-ci, voyant que son plan était découvert et jugeant qu'il était impossible de résister à des forces incomparablement supérieures aux siennes, battit en retraite et tâcha de se replier vers son camp et de se joindre au seigneur de Marquettes; mais le marquis le suivait constamment de l'autre côté de la rivière jusqu'à ce qu'il arriva à Courtrai où il passa sur la rive gauche. La Noue avait de l'avance et fut le 9 mai, vers le soir, au village d'Iseghem, situé sur le Mandel (1). Il y campa sa petite troupe et courut pendant la nuit, suivi de quelques cavaliers, demander du renfort au seigneur de Marquettes pour couper le pont d'Iseghem et mettre ainsi le Mandel entre le marquis et lui; mais il était trop tard, Roubaix s'en était déjà rendu maître et vint fondre inopinément sur le camp des Confédérés. Alors s'engagea un de ces combats terribles et acharnés où le courage et le désespoir suppléent au nombre. De part et d'autre, on fit des prodiges de valeur, mais dans cette lutte inégale de dix contre un, la Noue comprit qu'il ne pouvait triompher. Tous les malheurs que la fortune peut accumuler sur la tête d'un chef militaire l'accablèrent à la fois. Son armée, compromise par les fausses manœuvres du seigneur de Marquettes, diminuait à vue d'œil. Le sol ensanglanté se jonchait de cadavres, tandis qu'au milieu de cet épouvantable carnage, de la Noue semblait un héros invulnérable aux terribles attaques de ses nombreux ennemis. Dans cette situation périlleuse, il prit tout-à-coup la résolution désespérée de se frayer, avec le peu de braves qui lui restaient encore, un passage au travers de l'ennemi, ou de mourir glorieusement sur le champ de bataille. Mais ce fut en vain qu'il essaya de mettre ce projet à exécution, il tomba entre les mains de quelques cavaliers albanais qui le firent prisonnier (2).

---

(1) Le Mandel, petite rivière qui verse ses eaux dans la Lys, après avoir passé par Roulers, Ingelmunster et Iseghem.

(2) Maer een Albanoys heeft hem van den peerde gesteken;
Zoo ligghende in 't zant wiert hy ghevaen

Polit. Ball., p. 182.

Ce noble guerrier, qui possédait tous les genres de courages, sut se résigner dans son malheur; *les hommes combattent,* disait-il à ceux qui l'entouraient, *mais Dieu donne la victoire* (1)! Son artillerie, qui ne consistait qu'en trois pièces de canon, et les bagages tombèrent également au pouvoir des royalistes (10 mai 1580).

La nouvelle de la capture du meilleur général des Confédérés se répandit dans toutes les provinces avec la rapidité de l'éclair, et, tandis que l'armée espagnole se livrait à de bruyantes manifestations de joie, la tristesse et le découragement se faisaient remarquer dans le parti des États. « La prinse de Mr de la Noue, quy estoit mareschal de notre camp, » écrivait la princesse d'Orange à sa belle-mère, la comtesse Julienne de » Nassau, a fort ennuié Monseigneur vostre filz, pourceque c'est ung » gentilhomme vaillent et doué de beaucoup de rare vertus, et oultre cella » fidelle et affectionné amy et serviteur de mondit Seigneur; mais puis » qu'il a plu à Dieu inssy en ordonner, il s'en fault contenter (2). » On le voit, cette perte était vivement sentie par tous ceux qui s'intéressaient à la cause nationale.

Le premier soin du marquis de Roubaix, après ce brillant fait d'armes, fut d'envoyer son prisonnier au prince de Parme, qui se trouvait alors à Mons, et qui le fit conduire sous bonne escorte au château de Limbourg, où il fut confié à la garde de Gaspard de Robles, seigneur de Billy, gouverneur de cette forteresse. Le prince de Parme, prétendant que la Noue avait manqué à la promesse qu'il avait faite au duc d'Albe après la reddition de Mons, de ne plus porter les armes contre le roi d'Espagne, avait eu d'abord l'idée de lui faire trancher la tête; mais ce motif n'était pas admissible et pouvait tout au plus servir de prétexte au général espagnol pour se débarrasser d'un adversaire redoutable;

---

(1) Pierre Colins, *Histoire des Seigneurs d'Enghien*, Tournai 1643, p. 596.

(2) Groen v. Prinsterer, t. VII, p. 368.

attendu que la Noue et tous ceux qui sortirent de Mons ne firent cette promesse que pour l'espace d'une année.

Cependant, le prince de Parme avait écrit une longue lettre au roi, dans laquelle, après avoir détaillé tous les griefs qu'il put imaginer à charge de son illustre captif, il finit par insinuer que le seigneur qui était chargé de sa garde, était un homme dévoué en qui Sa Majesté pouvait avoir une entière confiance et qui ne *manquerait pas d'exécuter avec beaucoup d'exactitude et de fidélité les commissions les plus secrètes, dont Sa Majesté voudrait le charger* (1). A cette missive, où Alexandre Farnèse conseillait évidemment un infâme assassinat, le roi ne répondit que par des félicitations adressées au marquis de Roubaix pour le service qu'il lui avait rendu et ne dit pas un mot de ce qu'il faillait faire du prisonnier. Le prince de Parme, n'osant pas le faire périr sans un ordre exprès du roi, se contenta de le laisser dans le château de Limbourg; là, il fut relégué dans un lieu étroit et malsain, situé au haut d'une tour, où l'air et la pluie pénétraient en même temps par une ouverture pratiquée dans le milieu du toit. Chaque jour on lui apportait dans cette triste et humide prison, cloaque infect où la vermine et les crapaux avaient élu leur domicile, une misérable nourriture qu'on lui faisait payer fort cher. Cependant, il supportait ce traitement inhumain avec un courage digne de son beau caractère. Jamais aucune plainte ni aucun reproche ne sortirent de sa bouche contre ses cruels geôliers. Cette résignation toute chrétienne au milieu des tourments d'une dure captivité, jointe à une bonté et à une douceur d'âme inaltérables, finirent par toucher le seigneur de Billy, qui se relâcha de sa rigueur autant que les sévères instructions du prince de Parme le lui permirent, et par de meilleurs

---

(3) *Hist. des Rev. des P.-B.* 1556-1584, par M. L. P. Paris, 1727. Moise Amirault ne prete pas au Prince de Parme les intentions malvaillantes de l'auteur anonyme que nous venons de citer et que nous croyons être M. La Popelinière. Toutefois il avoue « *que véritablement le traitement qu'ils firent a la Noue, môntre qu'outre la crainte qu'on avoit de luy, il y avoit une haine extreme contre sa personne.* »

procédés il parvint à rendre la forteresse de Limbourg moins insupportable au malheureux prisonnier sur lequel il était chargé d'exercer la plus rigoureuse surveillance. Vainement les États offrirent-ils au roi d'échanger de la Noue contre les seigneurs de Selles, de Champagni et d'Egmont; Philippe II ne voulut à aucun prix se dessaisir d'un général estimé qui pouvait être utile à ses ennemis et en cela le roi suivait les avis de son conseiller intime, le fameux cardinal de Granvelle (1). On ne peut se figurer combien était grande la haine que la cour d'Espagne nourrissait contre le captif du château de Limbourg. Elle l'aurait indubitablement fait assassiner dans son cachot, si elle n'avait craint que les Confédérés n'usassent de représailles envers les seigneurs qui gémissaient dans les prisons de Gand. Une fois cependant, Philippe II prêta l'oreille aux propositions d'échange qu'on lui fit; mais ce fut pour y ajouter la condition barbare que de la Noue se laisserait crêver les yeux, afin qu'il fût mis dans l'impossibilité de nuire. Ce seul trait caractérise l'égoïsme du monarque et de ceux qui l'entouraient; car selon les mœurs de cette cour dévote, où la perfidie régnait sans partage, il était permis de fouler aux pieds les lois sacrées de l'honneur, de l'humanité et de la religion lorsqu'il s'agissait de se débarrasser d'un personnage dont l'influence pouvait devenir funeste à sa politique ; les récompenses accordées à Balthazar Gérard et à d'autres célèbres assassins, sont là pour l'attester (2).

Quoi qu'il en soit, la Noue n'ayant pu consentir à une mutilation universellement réprouvée, attendit patiemment que la mort vint l'enlever aux tourments qu'il endurait dans son cachot. Plusieurs fois le prince d'Orange entreprit de le délivrer, mais toutes ces tentatives échouèrent. Ce ne fut qu'après une captivité de cinq ans et lorsque les provinces soulevées furent retombées sous le joug de l'Espagne, que Philippe II consentit à échanger de la Noue contre le comte d'Egmont et une

---

(1) Le cardinal de Granvelle était le frère du seigneur de Champagni.

(2) Balthazar Gérard assassina le prince d'Orange à Delft, le 10 juillet 1584.

rançon de cent mille écus d'or que le roi de Navarre, depuis Henri IV, se chargea de payer (1585) (1). Après sa délivrance, de la Noue se retira avec sa famille à Genève où il s'acquit l'estime et l'amitié de tous ceux qui eurent des rapports avec lui. Ses manières douces et affables et surtout sa vertu solide, lui attirèrent l'affection de Guillaume-Robert de la Marck, duc de Bouillon, prince souverain de Sédan et de Raucourt, qui le nomma son exécuteur testamentaire et le tuteur de Charlotte de la Marck, sa sœur, qu'il avait instituée l'héritière de ses biens, à la condition qu'elle n'abandonnerait jamais la religion réformée. De la Noue ne put satisfaire entièrement aux dernières volontés de ce prince qui l'avait honoré d'une si sincère amitié, parce qu'il rencontra des obstacles qui l'empêchèrent de se rendre dans les Pays-Bas aussitôt qu'il l'aurait désiré; ce qui fut cause que sa pupille fut presque opprimée. En effet, l'inimitié qui avait toujours régné entre le duc de Lorraine et le duc de Bouillon ne s'était pas éteinte après la mort de ce dernier prince. Le duc de Lorraine, que le désir de se venger d'un ennemi qu'il n'avait pu réduire poursuivait sans cesse, était venu ravager les terres de l'héritière que le testament du prince défunt avait confiées à la garde de la Noue. Dans cet état de choses, la position de la Noue était excessivement critique. D'un côté, il devait quelque reconnaissance au duc de Lorraine, qui avait été sa caution lorsqu'il sortit du château de Limbourg, et il avait aussi des engagements d'honneur à remplir envers le roi d'Espagne; tandis que d'un autre côté, il était forcé de défendre les intérêts de la jeune princesse, livrée sans appui aux persécutions des ennemis que son frère lui avait légués en même temps que ses biens. La position était difficile, et la conduite que la Noue allait tenir dans cette circonstance avait besoin d'être expliquée pour que son honneur, dont il était si jaloux, put être sauvé au milieu des écueils contre lesquels il aurait pu se briser. En conséquence, il publia un manifeste dans lequel, après

---

(1) Voyez à la fin les Points et Articles concernant la délivrance du seigneur de la Noue.

avoir développé, par des raisonnements justes et irréfutables, les motifs qu'il avait pour reprendre les armes en faveur de sa jeune pupille, il termine en disant : « qu'il a deliberé de s'opposer tant qu'il pourroit aux » pernicieux desseins de ces seditieux, et d'employer liberalement sa vie » pour son pays, pour son Prince, pour l'Estat et la liberté, et pour la » defense de la pupille qui luy avoit esté commise ; et de n'attendre pas » que par sa trop longue patience, ou par sa foiblesse ou lascheté, les » ennemis du royaume s'enflassent de courage, et qu'ils lui donnassent » la mesme recompense que Sylla donna autresfois à son hoste de » Preneste. Enfin il conclut que c'est assés parlé, et que désormais il en » faloit venir à l'action, en laquelle, pourveu qu'elle fust juste, comme » elle seroit, on ne trouveroit rien à redire (1). » Puis il partit pour Sédan où il prit toutes les dispositions que la situation des affaires exigeait. Tout-à-coup il apprend la mort violente du duc de Guise, surnommé *le Balafré*, chef de cette fameuse Ligue qui ne troublait la France que pour renverser de son trône le voluptueux Henri III (2). Ce lâche assassinat avait excité contre le roi toute la haine du parti catholique, qui n'aspira plus qu'à une vengeance éclatante et terrible. Le duc de Mayenne, frère puiné du Balafré, devenu le chef des ligueurs, se

---

(1) Moïse Amirault, p. 326.

(2) Henri I de Lorraine, duc de Guise, prince de Joinville, fut assassiné dans l'antichambre du roi au château de Blois, un vendredi 23 décembre 1588, par Lognac, gentilhomme gascon, et par quelques-uns des gardes de Henri III, qu'on nommait les *Quarante-cinq*. Le roi leur avait distribué lui-même les poignards dont le duc fut percé.

Le roi le fit lui-même immoler à sa vue,
De cent coups de poignard indignement percé,
Son orgueil en mourant ne fut point abaissé ;
Et ce front, que Valois craignait encor peut-être,
Tout pâle et tout sanglant semblait braver son maître.
C'est ainsi que mourut ce sujet tout-puissant,
De vices, de vertus assemblage éclatant.
Le roi, dont il ravit l'autorité suprême,
Le souffrit lâchement, et s'en vengea de même.

Voltaire, *Henriade*, chant IIIe.

préparait avec toute l'ardeur que la haine et la vengeance peuvent inspirer, à saper les derniers fondements de ce trône chancelant sur lequel la royauté était assise sans force et sans prestige. Henri III, abandonné de ses sujets, songea à se réconcilier avec le roi de Navarre, et de la Noue, que ce nouvel événement rendait entièrement libre, offrit ses services aux monarques réunis, qui les acceptèrent avec empressement; la victoire de Senlis fut le prélude d'une nouvelle période de la carrière militaire de la Noue. Dans cette journée mémorable, le commandement supérieur des armées royales appartenait au jeune duc de Longueville; mais ce prince, sentant que son inexpérience dans l'art de la guerre pouvait devenir funeste aux intérêts du roi lorsqu'il s'agissait de livrer une bataille décisive, remit, avec une courtoisie tout-à-fait chevaleresque, son autorité entre les mains de Bras-de-Fer, en lui disant qu'au milieu d'une tempête c'était au meilleur pilote à conduire le navire. Après la victoire, la noblesse qui s'était distinguée sur le champ de bataille se rendit auprès de la Noue pour lui offrir les félicitations d'usage; mais ce grand capitaine leur répondit avec une douceur et une modestie admirables : « Messieurs, c'est au General après Dieu qu'appartient la gloire de la » victoire; et vous sçavés bien que c'est Monsieur le Duc de Longueville » qui l'est. Quant aux ordres, il a voulu que je les donnasse avant et » durant le combat. Je l'ay fait parce qu'il l'a voulu : à cette heure ma » charge est passée, et c'est de luy que nous les devons tous recevoir. » Allons donc à Senlis où il est, et où je vous accompagneray pour luy » rendre nos devoirs et sçavoir de luy ce que nous avons à faire (1). »

Après la mort de Henri III, qui tomba sous le couteau du fanatique Jacques Clément, le roi de Navarre étant monté sur le trône de France sous le nom de Henri IV, la Noue le suivit dans toutes ses glorieuses expéditions. Au siége de Paris, il fut blessé à la cuisse et renversé de cheval par un coup d'arquebuse, entouré d'ennemis, la Noue continua

---

(1) Moïse Amyrault, p. 346.

à se battre à pied, et, accablé par le nombre, il allait succomber, lorsque Henri IV, informé de la position périlleuse de son brave général, accourut lui-même à son secours et parvint, après des prodiges de valeur, à le retirer de la mêlée. Entièrement dévoué à son roi, Bras-de-Fer résolut de lui consacrer les jours qu'il avait encore à vivre et de faire servir la dernière goutte de son sang à cimenter les droits de ce grand monarque que l'histoire a appelé le *père du peuple*. Hélas! cette utile et noble carrière ne devait plus être longue! De la Noue avait vieilli dans les combats, mais n'avait encore rien perdu de sa vigueur, et l'on pouvait espérer que pendant de longues années son bras aurait encore servi la patrie, lorsqu'il fut malheureusement tué en 1591, au siége de Lamballe. Étant monté sur une échelle pour observer ce qui se passait dans la place, une balle l'atteignit à la tête et le fit chanceler; ne pouvant se retenir au moyen de son bras de fer, il perdit l'équilibre et tomba; quinze jours après, il rendit le dernier soupir, entouré de ses compagnons d'armes qui le pleurèrent sincèrement. Henri IV surtout fut vivement affecté de cette perte qu'il considérait comme irréparable. « C'était un » grand homme de guerre, disait-il, à ceux qui vinrent lui annoncer » la mort de son vieux général, mais encore un plus grand homme de » bien et l'on ne peut assez regretter qu'un petit château ait fait périr » un capitaine qui valait mieux que toute une province. » Ces belles paroles sorties de la bouche d'un des plus grands princes qui aient jamais régné en France, forment la plus glorieuse épitaphe qu'un guerrier puisse ambitionner. Son fils, Odet de la Noue, plus connu sous le nom de Teligny, était à cette époque dans les Pays-Bas, où pendant la guerre qui s'y faisait, il s'était montré digne du valeureux sang dont il était sorti; mais la fortune ne lui avait pas été favorable, fait prisonnier par les espagnols, il subit un sort à peu près semblable à celui qu'ils avaient fait à son père, et lorsque les portes de sa prison s'ouvrirent, on lui apprit la situation désespérée dans laquelle son père se trouvait. A cette triste nouvelle, Teligny sentant toute l'étendue du malheur qui le menaçait, tâcha d'arriver encore assez à temps pour

recevoir le dernier soupir du vieux guerrier; mais hélas! cette espérance fut déçue : de la Noue était mort sans avoir pu dire un éternel adieu à son digne fils, auquel il laissait le soin de relever une fortune délabrée par les nombreux sacrifices qu'il avait faits en servant son roi et la cause de sa religion. En effet, Bras-de-Fer avait engagé plusieurs terres considérables pour subvenir aux besoins de ses troupes, et le désintéressement dont il fit preuve dans mainte circonstance, alla quelquefois jusqu'à l'héroïsme. Aimant ses soldats, il ne les exposait jamais inutilement à un danger certain; il était avare de leur sang et prodiguait le sien avec une générosité peu commune. Tous ses plans de campagne étaient rapidement conçus et combinés avec une rare habileté. Il avait en quelque sorte l'instinct de la guerre. Aucun capitaine de son temps ne savait mieux que lui tirer parti des difficultés que présentait le terrain sur lequel il fallait livrer bataille et souvent l'ennemi le croyait vaincu au moment où il était vainqueur. La guerre qu'il fit en Bretagne au duc Mercœur, démontre qu'il possédait à un haut degré l'art de faire la guerre en détail sans s'exposer aveuglement à des combats décisifs mais souvent hasardeux. De plus, il était doué d'un autre talent non moins précieux pour un chef militaire : celui de se faire adorer de ses soldats; en un mot, il avait toutes les qualités qui distinguent un homme de guerre et les vertus qui l'honorent.

De la Noue nous a laissé des écrits de mérite dont quelques-uns sont composés pendant sa captivité au château de Limbourg; parmi ceux-ci nous citerons ses *discours politiques et militaires*, dont il existe plusieurs éditions; la première parut à Bâle en 1587.

POINTS ET ARTICLES

CONCERNANT

LA DÉLIVRANCE DE FRANÇOIS DE LA NOUE,

SURNOMMÉ

BRAS-DE-FER.

Points et articles ayans esté respectivement conditionnés, promis, jurés et arrestez, entre Monseigneur le Prince de Parme et de Plaisance, Lieutenant, Gouverneur et Capitaine general pour le Roy Catholique és Pays-bas, pour et au nom de sa Majesté, d'une part : Et le Sieur de la Nouë sur sa delivrance, d'autre, ils ont esté redigés en la forme et maniere qui s'ensuit. En premier lieu, le Sieur de la Nouë, pour parvenir à sa délivrance, a solemnellement promis et juré, promet et jure par cette, entre les mains de son Altesse, de jamais ne porter les armes, servir, ou faire acte d'hostilité contre sa Majesté Catholique ou ses successeurs : sçavoir est, en Espagne, Italie, Bourgongne, esdits Pays-bas ou autres pais appartenans à sadite Majesté, sous quelque pretexte, ou pour quelque occasion que ce soit, ny mesme par comandement de Roy, Prince, ou autre, qui luy pourroit estre fait. Comme semblablement il a juré et promis

doresnavant ne se trouver ésdits Pays-bas en quelque sorte et sous quelque couleur que ce puisse estre, si ce n'est avec prealable congé ou passeport de sadite Altesse, ou d'autre gouverneur general y commandant au nom de sadite Majesté Catholique. Pour seureté et corroboration de laquelle promesse sienne, il mettra incontinant aprés sa sortie desdits Pays-bas, son fils, qui luy reste, en ostage és mains de Monseigneur le Duc de Lorraine, pour y demeurer l'espace d'un an. Et outre s'est obligé en cas de contravention, de payer au proffit de sadite Majesté, la somme de cent mille escus d'or. Pour laquelle Monseigneur le Prince de Bearn se constituera répondant. Et à cet effect obligera les terres et biens qu'il possede ésdits Pays-bas, avant que proceder à l'élargissement dudit Sieur de la Nouë. Et comme ledit Sieur de la Nouë avoit aussi promis de bailler Monseigneur le Duc de Lorraine pour répondant de la mesme somme suivant la promesse qu'il avoit dudit Seigneur, et qu'à cause des presentes alterations de la France, il semble qu'il en est un peu refroidy, il promet neanmoins quand il aura parlé à luy, de le faire condescendre à ce point, tant au moyen des pleiges qu'il luy baillera en son propre pays, que pour l'esperance qu'il luy donnera qu'il ne portera les armes contre Monsieur de Guise; et dont il a supplié qu'il pleust à sadite Majesté se contenter pour cette heure de la responsion de Monseigneur le Prince de Bearn de cent mille escus : et davātage de la vie du Sieur de Telligny, que le dit Sieur de la Nouë oblige encore, jusques à ce qu'il ait mis ce que dessus à exécution. Ce que acceptant sadite Altesse, icelle luy accorde à cet effect le temps et terme de quatre ou 5. mois au plus tard. Mais si d'aventure, comme les choses les plus seures

sont incertaines, il advenoit que Monseigneur le Duc de Lorraine le refusast, ledit sieur de la Nouë promet de faire obliger un grand Prince d'Alemagne, pour ladite somme de cent mille escus d'or pour les payer audit Sieur Duc au profit de sadite Majesté en cas de contravention à la promesse susdite. Et au defaut d'un Prince Alemand, il promet de faire obliger une caution en Suisse à Monseigneur le Duc de Savoye, pour la méme somme, qui tournera au profit de sadite Majesté Catholique, avenāt que ledit Sieur de la Nouë contrevienne à sa parole. Promettant encore en outre ledit S. de la Nouë, de tant faire que lesdits Seigneurs Ducs de Lorraine et de Guise donneront leur parole par escrit, et sous leurs seings manuels, et seels accoutumez, qu'il n'enfraindra ce qu'il a promis. Ce qu'il ne doute point d'obtenir quand il aura parlé à eux mesmes, et se mettra plûtost en gage entre leurs mains, jusques à ce qu'il aura accompli cet article. En advenant que ledit Sieur de la Nouë ne pust effectuer l'une de ces trois obligations d'argent dans le temps susdit, il promet sur son honneur et foy de gentil-homme de se venir rendre en ostage és mains de Monseigneur le Duc de Lorraine, pour y estre tant qu'il y aura donné une autre obligation valable, le tout sans aucune exception, en payant seulement ses depens. Et finalement outre l'accomplissement des choses susdites, ledit S. de la Nouë promet de faire effectuellement eslargir et mettre en liberté Monseigneur le Conte d'Egmont sans rançon, en payant seulement ses depens. Comme aussi respectivement ledit S. de la Nouë sera eslargi, et mis en liberté, et conduict la part que Monseigneur le Duc de Lorraine sera, ou bien és mains de Monsieur de Guise, accompagné seulement de deux ou

trois gentishommes, tels que sadite Altesse choisira, pour l'assister en chemin, moyennant la foy, parole et promesse que ledit S. de la Nouë a promis, qu'avant tout œuvre il ira trouver lesdits Seigneurs la part où ils seront, pour y accomplir ce que dessus a esté promis; pour de là se retirer en sa maison, aprés avoir donné satisfaction ausdits Seigneurs Ducs de Lorraine et de Guise, et ce aussi sans rançon, en payant ses despens : Desquels points et articles ont esté faits et dressez trois divers escrits, tous trois signés de la main de sadite Altesse, et dudit S. de la Nouë, pour estre les deux gardés par sadite Altesse au nom de sadite Majesté, et le troisiesme par ledit S. de la Nouë, en temoignage de quoy, et pour la verification de ce que dessus est dit. Fait à Beure, ce 28 juin 1585. Signé Alexandre, et, la Nouë.

1.

Messieurs, Il y a ung soldat flament quy a la
prise du temple a merveilleusement bien faict son
devoyr et a eu en ung sien rondache 17 harquebusades
il fault recompanser ceux quy sont asses signalez
ce quy n'avient pas trop souvent, Vous priant
[illegible] led. soldat en recommandation Car je

La Noue

EXPLICATION DE LA PLANCHE N° 1.

Lettre autographe signée de François de la Noue.

Messieurs, Il y a ung soldat flament qui a la prise du temple a merveilleusement bien faict son devoyr et a eu en ung sien rondache 17 harquebusades, il fault recompancer ceux qui font actes signalés, ce qui n'avient pas trop souvent, Vous priant : davoyr ledit soldat en recommandation ; car je lay veu bien fayre, et sur ce je ferai fin pour me recommander humblement à votre bonne grace priant Dieu

Messieurs vous avoyr en sa garde. De Vervic, ce 17 de Novembre.

Votre humble et afectionné pour
vous faire service,

La Noue.

Je vous envoye la requeste
dudit soldat.

N° 2.

*Signature d'*Odet de la Noue - *dit* - Teligny.

…LIGNY.

Olivier …is
de la Noue …Haye
épousa : …sa :

Renée de Varie, après la mort de Louis de la Haye, elle se remaria avec Brandelis de Champagne, sr de la Suze.

Jacques Vernon, capitaine des archers du roi, épousa :

Petronille de Liniers.

Guillaume Gousier épousa :

Philippine de Montmorenci sœur du Connetable.

… Charlotte de la Haye.

Raoul de Vernon, grand fauconnier de France, épousa :

Anne Gousier sœur de Mr de Boissi, grand Maître de la maison du roi François Ier.

Arthuse de Vernon.

Marguerite de Telegny (b).

(a) François d…
secondes noces …

(b) Marguerite de Teligny était sœur de Charles de Teligny, qui avait épousé Louise de Coligny, fille de l'Amiral. Charles de Teligny périt en même temps que son beau-père dans le massacre de la St-Barthélemi. Après la mort de son mari, Louise de Coligny se remaria avec Guillaume de Nassau, prince d'Orange, surnommé le *Taciturne*, dont elle fut la quatrième femme, ce mariage eut lieu le 12 Avril 1583.

